

RÉVOLTE

PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

LES APTITUDES & LES ACTES

III

Il faut maintenant examiner quelle est la valeur relative des influences de milieu et des caractères dans le déterminisme de nos actes, et comment les uns et les autres interviennent dans ce déterminisme.

Sur le premier chef on est généralement d'accord pour admettre que nos actes sont toujours, en définitive, des résultantes entre les deux ordres de composantes en question, et ce n'est pas moi que l'on accusera de méconnaître l'importance des composantes organiques. En poussant à l'extrême les exemples qui s'offrent chaque jour à l'observation de chacun, on peut imaginer quel serait l'abrutissement d'un homme très heureusement doué nativement, mais soumis dès sa naissance à des influences de milieu idéalement mauvaises. On sait d'autre part que les conditions de milieu les plus heureuses s'exerceraient inutilement sur un individu aussi mal doué que possible anatomiquement. On voit aussi des hommes dont les qualités natives ne paraissent rien moins que brillantes arriver néanmoins à acquérir, grâce à des conditions extérieures particulièrement bonnes, une valeur effective assez grande. Il y a eu également des hommes dont la productivité a été remarquable en dépit de conditions de milieu défavorables. Il est vrai que ces hommes ont nécessairement rencontré d'autres conditions favorables qu'ils ont dû parfois chercher et dont ils ont été capables de profiter, ce qui n'aurait pas eu lieu en l'absence d'une conformation primitive heureuse, encore améliorée sous l'influence du milieu. Impossible de faire abstraction de l'une ou de l'autre influence dans l'explication d'un acte quelconque. Elles sont inséparables au point de vue de l'accomplissement des actes, mais il n'est pas impossible à l'analyse psychologique de les distinguer, à condition que l'on se rende compte de leurs modes d'action respectifs.

Dans ce but, il sera pas inutile de prendre,

d'abord en dehors de la biologie, des exemples très simples.

Voici une machine à vapeur, qui peut représenter grossièrement les fonctions de nutrition et de locomotion. De sa constitution, l'on pourrait dire anatomique, résultent ses aptitudes fonctionnelles. Grâce à ces aptitudes élémentaires, cette machine peut accomplir des actes extérieurs presque indéfiniment variés quant à leur nature et à leur valeur intrinsèque ou extrinsèque sans que les actes intérieurs qui constituent le jeu même de la machine doivent changer pour cela. Les travaux accomplis dépendent de la machine en ce qu'ils sont rendus possibles par la constitution de celle-ci, mais ce sont des conditions extérieures qui déterminent la nature des actes exécutés et leur valeur.

Voici maintenant une autre machine qui représente, encore grossièrement si l'on veut, mais d'une façon assez curieuse, des fonctions sensorio-intellectuelles et le langage : c'est un phonographe. Il se compose d'une sorte d'appareil auditif, d'un organe central impressionnable et doué de mémoire et d'un appareil phonateur. Si l'on s'aperçoit que cette machine est plus ou moins sourde, aphasique, aphone, qu'elle a des absences de mémoire, que sa voix est éraillée ou nazillarde, on attribuera tout cela à des vices de constitution parce qu'il s'agit de déficiences vraiment fonctionnelles concernant des actes élémentaires qui relèvent exclusivement du jeu de la machine. Mais s'il s'agit d'expliquer pourquoi le phonographe débite des discours et des symphonies, des compliments ou des injures, etc., on ne s'avisera pas d'attribuer ces différences à des caractères organiques parce que l'on sait très bien qu'elles peuvent exister indépendamment de toute différence constitutionnelle et même fonctionnelle. On distingue fort bien ici les influences organiques des influences extérieures, sans méconnaître pourtant l'importance des variations organiques au point de vue de la possibilité et du degré de perfection des réactions provoquées par le milieu externe.

Nous nous rapprochons singulièrement, par ce dernier exemple, de la réalité biologique. Pour faire accomplir à la machine à vapeur des actes variables, il a fallu varier son attelage, lui ajouter tel ou tel organe. Ici, la variété des actes provient également de conditions extérieures mais qui ont agi sur les organes internes et essentiels de la machine. Nous avons vu d'ailleurs, dans l'un et l'autre exemples, des aptitudes élémentaires intimement liées à la constitution de la machine et invariables, des actes élémentaires constituant le jeu de cette machine, et d'autres actes, au contraire, dont la forme, commandée par des influences extérieures, peut varier presque indéfiniment sans que ces actes diffèrent au point de vue de leur mécanisme élémentaire.

On dira peut-être qu'un phonographe n'est comparable, tout au plus, qu'à un savant perroquet. Sans doute, mais si l'on imaginait une

machine capable de recevoir et de conserver non seulement des impressions auditives, mais encore des impressions visuelles, tactiles, etc., et non seulement capable de parler, mais encore de se mouvoir et d'agir en conséquence de toutes les impressions reçues, cette machine compliquée mériterait assurément d'être comparée à l'organisme humain ; et cependant on pourrait lui appliquer à la lettre tout ce qui vient d'être dit à propos de mécanismes relativement simples. On dira qu'il y a dans l'homme autre chose qu'une complexité supérieure des impressions, des idées et des actes consécutifs ; qu'il existe en outre dans son cerveau des possibilités d'associations et de combinaisons entre les idées, d'inhibitions ou de renforcement de tendances motrices les unes par les autres ! — Mais n'est-il pas certain, précisément, que les idées d'un homme, ses opinions qui gouvernent ses actes sont conçues sous l'influence du milieu extérieur ?

Nous pouvons, du reste, envisager l'homme lui-même. Les propriétés de ses éléments anatomiques et de ses tissus sont évidemment utilisables pour des actes de toutes sortes. Les organes de la vie végétative ne font que fournir, eux aussi, des possibilités et des facilités d'action. Les viscères ont même, parfois, à l'égard des caprices du milieu, des complaisances qu'un physiologiste eût déclarées impossibles, bien loin de les trouver conformes à l'organisation. Les actes de ses membres, mêmes les plus compliqués, peuvent être analysés en mouvements de flexion, d'extension, d'adduction, etc., qui s'appliquent aux usages les plus divers et constituent, eux aussi, de simples possibilités. Pour donner un coup de marteau sur la tête d'un clou, sur celle d'un veau ou d'un enfant, les actes musculaires sont les mêmes, absolument comme, dans le phonographe, les mêmes aptitudes sont mises en jeu pour apprendre et débiter des compliments ou des injures. Mais les actes des membres étant commandés par le cerveau, voyons le cerveau. Il y a, là aussi, des aptitudes physiologiques et des fonctions élémentaires toujours étroitement liées aux organes mais non moins indifférentes en elles-mêmes que celles des bras ou des doigts isolés. Elles constituent toujours de simples possibilités dont la mise en jeu constituera des sensations, des idées, des sentiments, des besoins, des motifs, des déterminations, etc. ; mais quelles sensations, quelles idées, quels sentiments ? voilà ce qui dépend presque entièrement du monde extérieur, abstraction faite des sensations internes et des besoins fondamentaux de l'organisme dont il a été question précédemment.

Il existe pourtant dans l'organisme autre chose que des aptitudes élémentaires : il y a de véritables actes qui peuvent être considérés comme innés. Ce sont des actes fondamentaux pour la conservation de l'espèce, tels que l'acte de têter, de crier, de déglutir, etc., qui résultent de coordinations plus ou moins complexes, d'aptitudes élémentaires. A ces coor-

1 Les Aptitudes et les Actes, brochure par L. Manouvier. — Administration des Deux Revues, 111, boulevard Saint-Germain, à Paris.

dinations constantes correspondent des arrangements nerveux assimilables à de véritables organes par leur fixité et des possibilités d'actes réflexes. En dehors de ces actes instinctifs, en quelque sorte préétablis, les actes humains résultent de coordinations indéfiniment variées et renouvelables qui peuvent à la vérité acquiescer par l'habitude, chez l'individu, la fixité des précédentes, mais ces coordinations sont simplement rendues possibles par la constitution anatomique; elles se forment sous l'influence du milieu et beaucoup seraient impossibles sans le secours d'un milieu très particulièrement approprié. Les actes instinctifs préétablis sont régis par les centres nerveux inférieurs, sans être nécessairement soustraits à l'influence cérébrale. Quant au cerveau, c'est un appareil essentiellement apte aux recommencements, si je puis ainsi dire, du moins en ce qui concerne les modes de groupement et d'utilisation de ses aptitudes propres et des autres aptitudes organiques sur lesquelles s'exerce son pouvoir. Si l'on veut me permettre une comparaison propre à exprimer abrégativement ma pensée, je dirai que l'action du milieu extérieur sur les actes instinctifs anatomiquement préétablis s'exerce comme celle de la main sur le ressort d'une boîte à musique, tandis que le cerveau (et consécutivement tout l'organisme dans la mesure où il est régi par le cerveau) obéit au milieu à la façon dont le clavier d'un piano obéit aux doigts du musicien. Cette comparaison offre, il est vrai, l'inconvénient de présenter l'action du milieu comme une action intelligente qui sent un peu la métaphysique, mais il ne faudrait pas croire qu'elle exagère l'influence du milieu sur nos actes. La part de l'organisme dans la détermination des actes apparaît encore immense si l'on songe que nos organes obéissent au milieu extérieur seulement dans la mesure où ils sont capables de répondre (cela va de soi et limite singulièrement l'action du milieu sur certains individus) et si l'on songe, en outre, que le milieu agit en général sur l'organisme conformément à la façon dont celui-ci est préparé à réagir.

En disant que le milieu extérieur joue, vis-à-vis du cerveau, le même rôle que celui-ci vis-à-vis du reste du corps, j'ai fait une comparaison justifiée par une analogie réelle et dont un développement sommaire rendra plus claire la question dont il s'agit. Les centres nerveux supérieurs provoquent, favorisent, aident, ou au contraire empêchent, contrarient l'accomplissement des mouvements. Il en est de même du milieu extérieur par rapport au cerveau. — Autant l'influence cérébrale gouverne les aptitudes motrices, règle leurs associations, leurs groupements, leur coordination en vue d'actes plus ou moins compliqués, développant ainsi certaines aptitudes et laissant les autres plus ou moins inutilisées, autant l'influence du milieu extérieur gouverne les aptitudes cérébrales. — L'influence cérébrale s'exerce même sur certains actes instinctifs régis par des centres nerveux inférieurs et accomplis ordinairement sans l'intervention du cerveau: le milieu extérieur peut influencer également des actes cérébraux devenus instinctifs par l'habitude. — L'action du cerveau sur le reste de l'organisme est jusqu'à un certain point décidée par la constitution même de celui-ci, d'abord parce que les aptitudes sont limitées par cette constitution; ensuite parce que, de la facilité d'accomplissement de certains actes et de la difficulté de certains autres, résulte une sorte d'action élective de la part des organes sur les influences cérébrales susceptibles de se produire, action élective très analogue à celle qui est exercée par le cerveau sur les influences possibles du milieu extérieur et dont il a été question précédemment; enfin parce qu'il existe une corrélation anatomique entre la constitution cérébrale et celle du reste du corps, corrélation encore comparable à celle qui existe entre le cerveau et le milieu

dans lequel s'est développée l'espèce. — La première de ces corrélations, toutefois, et l'action élective correspondante, n'empêche pas le cerveau de déterminer souvent, dans diverses parties de l'organisme, des efforts qui peuvent être inutiles ou bien couronnés de succès au point de vue de l'exécution, mais qui sont toujours fructueux en ce sens qu'ils développent les aptitudes déjà existantes et tendent à en reculer les limites: l'influence du milieu extérieur détermine de même des efforts cérébraux qui produisent sur les actes et les aptitudes du cerveau des effets absolument analogues aux précédents. — Les différentes fonctions de l'organisme exercent une influence réactionnelle sur les fonctions cérébrales: celles-ci réagissent de même sur le milieu extérieur. — Je regrette de ne pouvoir insister encore davantage sur cette comparaison déjà longue, et surtout de ne pouvoir rendre plus sensibles, par des exemples, les divers points de similitude que je viens d'énumérer.

(A suivre)

MANOUVRIER.

LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS

C'était quelques jours après la grève des cochers et conducteurs d'omnibus, à Paris. Je m'étais offert, pour trente centimes, le joli voyage de la place de la Nation à la Villette. Ce voyage en vaut bien d'autres et l'on peut, sans être un grand philosophe, y faire maintes observations intéressantes. La plate-forme est, pour ce point de vue, la place la plus recommandable.

Je m'y étais installé commodément et tout en fumant une cigarette, je laissais, autour de moi, flâner mes regards et muser mes réflexions.

Le temps était beau.

Le conducteur, fatigué, profitait pour se reposer, d'un rare moment de répit que lui laissait les voyageurs.

L'œil vague, il semblait regarder les piétons. Peut-être s'étonnait-il qu'ils allassent ailleurs qu'à la Villette ou place de la Nation, lui, qui jamais n'allait ailleurs?

Ce galérien moderne pouvait bien avoir trente-cinq ans. C'était un ancien sous-off qui regrettait de ne s'être pas rengagé. Après avoir longtemps postulé pour l'emploi de gardien de la paix, il avait fini par échouer à la Compagnie des Omnibus.

Là, depuis six heures du matin jusqu'après minuit, fonctionnait cet automate vivant; machine de chair, il tirait le cordon, nombrail les voyageurs au cadran, donnait les correspondances, escaladait l'impériale recevoir les quinze centimes, et dégringolait sur la plate-forme et à l'intérieur recevoir les trente centimes.

Nouveau Sisyphe, il ne montait que pour redescendre et ne descendait que pour remonter. Navette humaine, il n'arrivait à La Villette que pour retourner place de la Nation, et vice versa. Ces deux stations étaient l'alpha et l'omega de son existence: c'étaient les deux pôles de sa vie et pour lui il n'y avait plus rien au-delà.

Tout cela pendant dix-huit heures par jour au milieu de la foule exigeante, hargneuse, ahurissante; dans les tracasseries du contrôle, la tyrannie de la comptabilité et les soucis des erreurs onéreuses.

Quand ses dix-huit heures d'abrutissement étaient terminés, il rentrait en dormant, ayant à peine le temps et la force de caresser sa femme.

Cela ne l'avait pas empêché de lui faire des enfants. Il ne les voyait presque pas; et eux, qui n'étaient pas éveillés le matin quand il partait, et qui dormaient lorsqu'il rentrait, ne le connaissaient guère...

Vraiment, tous ces détails, je les lisais

l'espace, de l'air, de la liberté.

Futurs et même déjà anciens hôtes des prisons, des hospices ou des fours à plâtres, ils étaient restés, malgré tout, réfractaires à l'esclavage.

N'étant pas de ceux qui se rendent sans combattre, ils avaient repoussé le baigne industriel que la société propose sous la forme légale, préférant la liberté avec les risques de subir le baigne correctionnel qu'elle impose sous la forme pénale.

Ils se refusaient donc obstinément à l'atelier, cette cage, et crachaient avec dégoût sur le salaire, cette chaîne. Que leur importait la maigre potée, faite de rognures, que l'on trouve au bout de cette chaîne! Il ne l'avaient pas toujours cette pâtée, mais ils avaient la liberté et grâce à elle, quelquefois, ils trouvaient mieux.

En grande partie, c'était eux ces voyous, qui s'étaient opposés à la circulation des omnibus lors de la récente grève. Ils avaient dételé les chevaux, coupé les traits, houspillé les cochers et conducteurs trop serviles et trop lâches.

À Paris, à Bordeaux, comme à Toulouse, ces bohèmes de la populace avaient identiquement agi. Renversant les voitures, incendiant les kiosques, ils avaient par ces violences déterminé des concessions qu'on n'eût jamais faites. Leur intervention, décisive et efficace avait assuré le succès d'une aventure que ses promoteurs intéressés n'eussent jamais eu l'énergie de mener à bonne fin.

Ils avaient fait cela, naturellement, spontanément, parce que ça leur avait plu, entraînés sans comprendre par leur haine instinctive de l'exploitation et de l'oppression.

D'ailleurs, ni bons ni mauvais; comme tout le monde. Ils voulaient vivre à leur guise et ne se demandaient même pas si c'était un droit. Pour y réussir, ils employaient tous les moyens, et ne se demandaient même pas s'ils étaient légaux ou moraux. A quoi bon?

Alors, je compris la brusque irritation du conducteur.

Ce forçat volontaire, s'était senti insulté dans le plus intime de son être. Toutes ces jeunes libertés indomptées qui s'épanouissaient joyeusement au grand air du boulevard, narguaient sa pauvre liberté vaincue, attachée pour la vie aux rails du tramway. Ces jeunes gavroches qui jouaient et riaient, sans con-